

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Le Rebours, Marie-Angélique. Avis  
aux mères qui veulent nourrir leurs  
enfants**

*Utrecht, Paris, chez Lacombe, 1767.*

*Cote : 90958 t. 257 n° 5*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90958x257x05>

5.  
AVIS  
AUX MÈRES

QUI VEULENT NOURRIR  
LEURS ENFANS,  
Avec des Observations sur les dangers  
auxquels les Mères s'exposent, ainsi  
que leurs Enfants, en ne les nour-  
rissant pas.

Par Madame L\*\*\*.



A UTRECHT  
Et se trouve, à PARIS  
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti



M. DCC. LXVII.



# AVIS AUX MÈRES

QUI VEULENT NOURRIR

LEURS ENFANS,

Avec des Observations sur les dangers  
auxquels les Mères s'exposent, ainsi  
que leurs Enfants, en ne les nour-  
rissant pas.

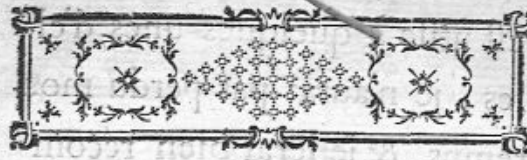
Par Madame L \*\*\*



A UTRECHT,

Et se trouve à PARIS,  
chez LA COMTESSE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXXVI.



## PRÉFACE.

CE n'est pas l'envie d'être Auteur qui me fait donner cet-Ecrit au Public. Je ne conseille pas aux personnes du bel air de le lire; il les ennuiroit. Il ne peut intéresser tout au plus que les bonnes gens. S'il détermine un plus grand nombre de femmes à nourrir leurs enfans, & s'il

SIVA

iv *P R É F A C E.*

est utile à quelques-unes d'elles, je n'aurai pas perdu mon temps, & je ferai bien récompensée de mon travail.



AVIS





A V I S  
A U X M È R E S  
Q U I V E U L E N T N O U R R I R .

A R T I C L E P R E M I E R .

*Des pratiques à observer quelques heures après l'accouchement, & pendant qu'on nourrit.*

**L**ES difficultés qu'on éprouvé quelquefois en commençant à nourrir, m'ont engagé à mettre sur le papier les observations que j'ai faites sur cet objet intéressant. L'exemple des personnes qui ont de la peine

A

(2)

en allaitant leurs enfans ; ou qui ne réussissent pas, ne doit point décourager les autres. Il est naturel de nourrir ; si on savoit s'y bien prendre, on réussiroit aisément. Ce qu'il faut faire est très simple ; mais faute de le savoir ou d'y penser, on se donne souvent beaucoup de mal.

Le moyen le plus sûr est de commencer à donner à téter dix ou douze heures après l'accouchement. (On verra à l'article des enfans, qu'il faut ce temps pour les préparer ;) mais il est nécessaire, avant tout, de bien faire sortir les bouts du sein. \* Il suffit pour cela de pren-

---

\* Il ne faut faire cette opération qu'au moment où l'on veut donner à téter à l'enfant. Il n'est point difficile de faire les bouts quand le sein n'est pas plein. On y travailleroit longtems d'avance, qu'ils rentreroient toujours si le sein est trop tendu, & si la peau n'a plus assez d'élasticité.

(3)

dre une pipe dont on casse le tuyau à une longueur convenable, pour que la mère puisse le tenir dans sa bouche, la noix de la pipe étant sur le bout. En aspirant, il se fait dans la minute & ne rentre pas, lorsque le sein n'est pas encore plein de lait. Il faut, avant de faire cette préparation, s'assurer que l'enfant est bien éveillé. Il est bon de mettre un peu de lait tiède sur le bout, & de présenter l'enfant tout aussi-tôt en ôtant la pipe; il prend tout de suite. On doit bien prendre garde que le sein ne bouche les narines de l'enfant, car alors, ne pouvant pas respirer, il lâcheroit le bout, s'agiteroit, se rebuterait, & on seroit dans l'embarras. Ces petites précautions prises, toutes les femmes réussissent en donnant souvent à têter, sans quoi

A 2



(4)

le sein s'engorgeroit, parceque les nouveaux nés têtent très peu à la fois, & s'endorment sur le sein presqu'auffitôt qu'ils l'ont pris. Si par hafard le bout étoit douloureux, il faudroit bien se donner de garde de tomber dans la paresse de donner à téter souvent. Cette douleur n'a point de suites dangereuses, & la bouche de l'enfant est un souverain remède qui la détruit en peu de temps.

Il est rare qu'on ait mal au bout en commençant à donner à téter dès le premier jour de l'accouchement. Plus on tardera, passé ce premier jour, plus on aura de peine à faire prendre l'enfant. Quand le lait a monté, avant qu'il soit en train de téter, la peau est tendue par la plénitude du sein, & le bout

A

(5)

ne peut plus sortir assez pour entrer facilement dans la bouche de l'enfant. Les efforts que l'on fait alors ne font qu'accélérer l'engorgement du sein, & rebuter le nouveau né. Il faut se tenir chaudement pendant les premiers jours, surtout quand on a beaucoup de lait.

Lorsque le lait a monté avant que l'enfant soit en train de téter, sans s'obstiner à vouloir commencer, il faut prendre son parti d'attendre que la fièvre de lait soit passée, se tenir tranquillement au lit, chaudement & à la diète. L'enfant passe très-bien ce temps avec du lait coupé, pourvu qu'on ait soin de le renouveler souvent. Il y a bien des moyens de dégorger le sein, mais il n'est pas prudent de les employer pendant la fièvre de lait. Lorsqu'elle

A 2

(6)

est passée, & que le sein est bien détendu, il faut attendre que l'enfant ait faim, reprendre la pipe pour faire sortir le bout, le mouiller avec du lait, & présenter l'enfant. S'il ne prenoit pas, après avoir essayé deux ou trois fois, c'est alors qu'il seroit prudent de tirer du lait, soit avec la pipe, soit avec de petites phioles de verre que l'on trouve chez les faïenciers, ou en se faisant têter par une personne au fait, ou par un autre enfant, ou enfin par de petits chiens. La langue de ces animaux guérit le bout lorsqu'il est douloureux. Les personnes qui ne se sentiront point de répugnance pour employer ce dernier moyen, seront sûres de réussir, quelques difficultés qu'elles aient éprouvées avant, pourvu qu'elles aient assez

(7)

de constance & de courage pour supporter la douleur si elles en sentent.

Les femmes qui s'y prendront bien réussiront dès le premier jour sans embarras. Lorsqu'on n'a pas commencé d'abord, & qu'on est obligé de préparer le sein, il faut travailler aux deux côtés à la fois, de crainte que, pendant qu'on feroit l'un, l'autre ne se desséchât ou ne s'engorgeât, & que l'on ne fût réduit à un côté, ce qui seroit incommode.

Les personnes qui ont été élevées délicatement, doivent éviter, pendant les premiers mois, de s'asseoir sur l'herbe ou à l'humidité, & de toucher des choses assez froides pour saisir. Ces imprudences pourroient engorger le sein, assez pour

A 4



( 8 )

Empêcher l'enfant de pouvoir têter. Lorsque cet accident arrive, il ne faut lui donner que le côté qu'il prend le plus facilement, & ne le pas tourmenter pour prendre l'autre, mais travailler promptement à le dégorgé. Il est prudent en pareil cas de se tenir au lit. J'ai vu employer avec succès le cataplasme de lait & de mie de pain. Il faut saisir le premier moment où le sein est détendu pour le rendre à l'enfant, de crainte que le lait ne fasse la bascule.

Il ne vient jamais de mal au sein, en nourrissant, que par des engorgemens négligés : en y remédiant promptement, ils n'ont aucunes suites dangereuses. S'il arrivoit qu'après avoir passé quelques jours à préparer le sein, le lait parût s'être



trop détourné, il ne faudroit pas se décourager, mais boire beaucoup d'eau de lentilles. Le lait revient en donnant à téter. Plus on donne souvent & plus il vient. La bière est bonne pour fournir du lait. Les farineux, la laitue cuite, sont de bons alimens pour les nourrices. La trop grande quantité de viandes & les choses salées seroient contraires. Il faut, en nourrissant, prendre l'air, faire de l'exercice sans se fatiguer, afin d'avoir appétit; se rafraîchir si on étoit échauffée.

En se conduisant ainsi, on peut nourrir longtems sans se fatiguer. Il n'est point vrai que de nourrir gâte le sein; on a des preuves du contraire; mais quand cela arriveroit, je conseillerois à la femme que cela seroit capable d'arrêter

( 10 )

de ne pas faire d'enfans de crainte de se gêner la taille. Ce qui gêne le sein, & qu'il est prudent d'éviter, c'est de mettre quelque chose dessus en sevrant pour détourner le lait. Plus on nourrit longtems, plus on a de facilité à sevrer. La saison la plus favorable au sevrage est l'été. Le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance, en donnant moins souvent à téter, jusqu'à ce qu'on ait réduit l'enfant à deux fois par jour. Lorsqu'on cesse tout-à-fait, au lieu de se mettre au lit, comme lorsqu'on vient d'accoucher, il faut se bien garnir, faire beaucoup d'exercice, tâcher de suer, bien prendre garde de se refroidir, éviter l'humidité, manger un peu moins, boire de l'eau de chiendent, prendre

( 11 )

quelques lavemens ; & se purger quelques jours après. Il faut bien se garder de mettre quelque chose sur le bout, pour dégouter l'enfant, qui soit capable d'attirer le lait. La moutarde, par exemple, engorge le sein.

---

## ARTICLE II.

*De la manière de gouverner les petits enfans.*

**U**N des plus grands avantages qu'ont les mères en nourrissant leurs enfans elles-mêmes ; c'est de pouvoir les gouverner à leur goût, & d'être dispensées de s'affujettir à la routine ordinaire qui est très mauvaise, & qui fait beaucoup de tort aux enfans. Les deux premières

années forment le tempérament pour toute la vie. Celui qui a été négligé pendant la première année seulement ne fera jamais robuste. Il ne suffit pas de faire vivre un enfant, il faut, pour son bonheur, qu'il jouisse de toutes les forces qu'il est susceptible d'avoir. En l'élevant comme on a coutume de faire, on lui en ôte beaucoup, & par-là on abâtardit l'espèce humaine : la chose mérite bien qu'on y fasse attention. Les enfans sont destinés à être des hommes; si on veut en avoir, on doit s'occuper de leur physique dès leur naissance.

On s'efforceroit en vain de faire entendre aux nourrices toute autre chose que ce qu'elles ont coutume de faire. Ce n'est pas à elles que je parle, mais aux mères qui sont cu-



rieuses d'avoir des enfans robustes ;  
& qui ne font pas esclaves de l'ha-  
bitude & des préjugés. \* Que celles  
qui approuvent la routine ordinaire  
ne lisent pas cet article ; je n'ai rien  
à leur dire ; elles sauront aisément  
comment font les nourrices. Leurs  
enfans feront beaucoup mieux étant  
nourris par elles-mêmes, mais ils ne  
feront pas si robustes que ceux qu'on  
éleva comme je vais l'indiquer. Je  
fais par expérience que tous ceux  
qui ont écrit pour faire sentir les  
avantages de cette manière de gou-  
verner les enfans, ne se trompent  
pas. \*\*

---

\* Je vois que dans toutes choses c'est aux per-  
sonnes qui réfléchissent à donner l'exemple à cel-  
les qui ne pensent point. Ce n'est qu'en multi-  
pliant les expériences utiles, qu'on vient à bout  
de faire abandonner les routines dangereuses.

\*\* Voyez l'article des *Enfans* dans *Tissot*.



Les femmes font dans l'opinion que les nouveaux nés n'ont pas de chaleur, qu'elle leur est nécessaire, que le froid leur est contraire; & pour qu'ils n'aient pas froid, on les étouffe dans des vêtemens, on les fait suer, on les prive d'air pendant les premières semaines, ensuite toutes les fois qu'il fait du vent ou un peu froid, & pendant tout l'hiver; enforte qu'ils passent les trois quarts de l'année renfermés, étouffés dans leurs hardes & dans leur lit. Dès qu'un enfant soigné de cette façon prend l'air, ou qu'on lui ôte la moindre chose de ce qui le garnit, il s'enrhume, ou il a des coliques. Delà on conclut qu'il faut le renfermer & le regarnir, même lors-

---

*L'Education de Locke, Montagne, & plusieurs autres.*

qu'il fait chaud. En effet on y est obligé, lorsqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie; on ne s'apperçoit pas que c'est la manière dont on l'a gouverné qui l'a rendu frileux. On continue, & on empêche par-là le progrès de ses forces au point qu'il reste délicat toute sa vie. J'ai vu souvent des femmes s'étonner de ce que des enfans peu garnis ne s'enrhumoient jamais, tandis que les leurs s'enrhumoient toujours, disoient-elles, malgré tous leurs soins. Elles faisoient ces remarques sans s'apercevoir que leurs précautions étoient mal-entendues.

Le froid n'enrhume que parce qu'on a eu chaud auparavant. Tout le monde connoît l'effet des poëles; leur chaleur cause des rhumes lorsqu'on en sort: on fait qu'un rhume

(16)

n'est autre chose qu'une transpiration trop abondante arrêtée ; que nous sommes plus ou moins sensibles à la différence des saisons à proportion des habitudes que nous avons prises. Plus on se chauffe & plus on est frileux ; pourquoi les personnes des deux sexes dont les métiers les obligent à mettre les pieds & les mains dans l'eau , dans toutes les saisons , supportent-elles le froid & le chaud sans en être incommodées , si ce n'est par l'habitude ?

Je ne prétends pas qu'on puisse s'exempter de sentir le grand froid ; mais je crois qu'on peut s'accoutumer à le supporter sans danger. Les enfans ne font attention au froid que lorsqu'il est très vif ; il ne faut pas les laisser geler : mais il y a bien  
de

( 17 )

de la différence entre cela & les trop garnir. En les tenant trop chaudement, on leur ôte leur chaleur naturelle. J'ai vu des enfans avoir les pieds glacés en été, quoiqu'enveloppés de plusieurs langes de laine. On est étonné de voir combien ceux qu'on garnit peu ont de chaleur : j'en ai vu qui avoient chaud en camisolle par des temps froids. Nous serions gelés en chemise par un temps tempéré, à cause de l'habitude que nous avons d'être garnis, & un enfant, qui ne l'a jamais été trop, aura assez chaud en chemise par le même temps; l'habitude fait tout sur notre physique.

Il est très avantageux d'accoutumer les enfans à l'air dès leur naissance, afin de ne pas être obligé de les tenir renfermés au moindre

B



froid ; cela leur fait un tort considérable ; la chaleur affoiblit lorsqu'elle est empruntée ; les enfans qu'on renferme marchent tard , & ont de la peine à faire les dents. Chaque fois qu'on rechange un enfant bien garni , on lui arrête la transpiration. Il faut donc les arranger de façon qu'ils ne soient point exposés à cet inconvénient , qui , réitéré souvent , leur fait beaucoup de tort.

Je ne m'étendrai pas sur l'inconvénient des bandes , parceque je vois qu'on en a reconnu les mauvais effets. On fait combien les choses qui serrent , qui gênent les mouvemens des membres & des articulations , & qui arrêtent la circulation du sang , sont nuisibles. Les bandes ont plus fait d'enfans tortus & bossus qu'on ne l'imagine.



Lorsqu'un enfant vient au monde, sa malpropreté montre qu'il faut le laver; l'eau suffit; le vin qu'on y mêle ordinairement est inutile. Dans les grands froids on peut dé-gourdir l'eau dont on se sert, mais bien prendre garde de la chauffer. C'est dès le premier jour qu'il faut accoutumer l'enfant comme on veut qu'il soit. Après qu'il est lavé, bien essuyé, & le nombril lié, il faut lui mettre un béguin de toile & une brassière de futaine, puis le poser dans un berceau dont le coucher & l'oreiller soient garnis de paille d'avoine bien sèche & qui ne sente rien; point de plumes, ni duvet, ni laine. On garnit le berceau d'une couche & d'un lange de futaine, & on recouvre l'enfant avec le bout du lange qui passe ses pieds, sans

le ferrer & le garnir plus que cela.  
Il aura froid ? à la bonne-heure ; ce n'est pas-là ce qui lui donnera des coliques, quoi qu'on en dise.

J'en connois qu'on a lavés avec de l'eau froide en naissant ; & qui ont passé leur première journée dans un jardin étant très peu couverts. La plus grande preuve que je puisse donner qu'ils n'avoient pas de tranchées, c'est qu'ils ne s'éveilloient que pour téter.

Il faut avoir soin de mettre le nouveau né sur le côté dans son berceau, afin qu'il rende facilement ses *flumes*.

Quoiqu'il ne faille pas laisser longtemps un enfant dans son berceau, il n'y a point à s'inquiéter de la manière dont on le portera sans bandes & sans maillot ; avant six femai-

nes, il aura les reins assez forts pour se soutenir facilement sur les bras. D'ailleurs, il ne faut tenir les enfans sur les bras que le moins qu'on peut; cette attitude leur fait tourner les genoux : il faut leur donner beaucoup de mouvement, & ne les pas laisser long - tems dans la même situation.

Il faut que l'enfant soit bien vidé avant de têter, parceque le *meconium* feroit aigrir le lait; ce qui causeroit des tranchées. Comme il est nécessaire que cette évacuation se fasse en dix ou douze heures, à cause de la mère, il est bon de faire prendre de l'eau de miel à l'enfant pour délayer le méconium, & lui donner ensuite une once de sirop de chicorée, afin qu'il soit bien vidé lorsqu'il commence à têter. Avec cette

précaution, le premier lait ne nuit pas à l'enfant. Au reste, si on le craignoit, on pouroit tirer ce premier lait pendant qu'on prépare l'enfant \*. Pour lors, il faudroit commencer ces opérations trois ou quatre heures après l'accouchement, afin que la mère & l'enfant se trouvent préparés avant que le lait monte.

Lorsque l'enfant commence à téter, on ne doit lui donner aucune autre nourriture; le lait de la mère lui suffit très long-tems. Les autres alimens, sur-tout la bouillie, lui donnent des indigestions, qu'on prend pour des tranchées causées par le froid. Il faut bien se garder

---

\* En faisant toutes ces préparations, on doit bien prendre garde de se mettre à l'air & d'éprouver le moindre froid. Le lait monteroit trop vite & engorgeroit le sein.



de leur donner des huiles; elles font lourdes & indigestes, & augmentent la cause des tranchées. Je vois avec plaisir qu'on commence à en connoître le danger.

Si l'on croyoit que l'enfant eût absolument besoin de manger, on pourroit lui donner un peu de bifcuit, du potage, de la crème de riz. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement, & faite avec de la farine cuite au four\*. Sans cette précaution, la farine est indigeste.

Lorsque les enfans n'ont point de tranchées, ils dorment presque toujours pendant les deux premiers mois. Il faut les laisser jouir de ce repos, & ne leur rien faire qu'ils ne soient bien éveillés. Quand on a

---

\* Il seroit encore mieux d'en faire avec de la mie de pain bien reduite en poudre.

( 24 )

interrompu leur sommeil plusieurs fois, ils ont de la peine à le reprendre; ils crient; on croit qu'ils ont des tranchées; on leur donne des drogues qui leur en causent, & on leur fait tort. Lorsqu'ils ont véritablement des tranchées, le meilleur remède est de leur donner beaucoup de mouvement, & de leur faire prendre de l'eau de miel & du sirop de chicorée; mais on doit prendre garde de se tromper sur la cause de leurs cris, de peur de les accoutumer à être bercés.

Il faut mettre les enfans à l'air, dès le premier jour de leur naissance, & les y tenir dès le second toute la journée, quand la saison le permet. On doit les accoutumer à dormir au grand jour & au bruit, ne couvrir leur berceau que d'une gaze,

( 25 )

pour les garantir des insectes, & afin que l'air puisse toujours agir sur eux : il les fait dormir, & ne leur donne point de tranchées, quoi qu'en disent les femmes. C'est assez que les enfans passent les nuits dans les maisons : quelque propreté qu'on ait, l'air n'y est pas parfaitement pur. Les mauvaises odeurs font un effet prodigieux & funeste sur les petits enfans. Il faut avoir grand soin de renouveler souvent l'air de leur chambre, & de n'y laisser aucune malpropreté. On ne doit les mener dans d'autres maisons que le moins possible : on doit avoir soin de les promener dans des endroits où il n'y ait aucune mauvaise odeur. Il me semble qu'on n'est point assez attentif à se procurer un air pur ; c'est un élément qui paroît cepen

dant influer beaucoup sur la santé des hommes. On ne doit point laisser les enfans entre deux vents, lorsqu'ils sont dans les maisons. Il faut les changer avec du linge sec, mais jamais chaud, lorsqu'ils sont mouillés, & les laver avec de l'eau froide, au moins deux fois par jour dans les plis des cuisses, avec une petite éponge. Par ce moyen, les enfans les plus gras ne se couperont point, & n'auront point de rougeurs ni de ces cuiffons qui les font crier; on n'aura pas besoin de mettre dans leurs petites cuisses de la farine ni du vermoulu, qui ne font qu'ajouter une mal-propreté à celle de l'urine. Dans la belle saison, il faut laver tout le corps des enfans avec de l'eau froide; cette pratique leur fortifie les genoux & les reins: il faut



encore leur laver le derrière des oreilles & la tête entière, en évitant d'appuyer sur la fontanelle, & la leur broffer souvent, pour empêcher de se former ce que les nourrices appellent le *chapeau*. Cette crasse n'est point du tout nécessaire, quoi qu'elles en disent.

Si un enfant a de l'humeur aux yeux, l'eau fraîche en est le remède. L'eau est un excellent onguent pour les enfans. J'en ai connus que l'on baignoit souvent dans une grande tinette de bois, après avoir laissé l'eau exposée au soleil seulement pendant une heure. Les enfans s'accoutument si bien à cela, après quelques jours, qu'ils s'élancent pour aller dans l'eau, & qu'on a de la peine à les en tirer. Plus ils sont jeunes, & mieux ils s'y font aisément :

cela les préserve de la *nouûre*, des descentes, des maladies de la peau, des obstructions, des rhumes & des engelures. Lorsqu'il fait un temps doux, il faut leur découvrir les jambes, afin que l'air frappe dessus pour les fortifier.

Pour ne pas s'étonner de ce que des enfans, élevés comme nous l'avons indiqué, supportent les bains froids, il faut faire attention qu'il n'y a plus de comparaison à faire entre les enfans peu vêtus & accoutumés au grand air, & les autres élevés selon la routine ordinaire & funeste. Si on alloit tout d'un coup plonger dans l'eau froide un de ces enfans frileux, on pourroit peut-être lui faire mal les premières fois; mais ceux qu'on a déjà lavés à l'eau froide, & qui, à cause de cela même,

font déjà très forts, supportent le bain aisément & sans avoir froid. En les plongeant promptement jusqu'au cou, l'eau ne les saisit pas.

On sera dans l'admiration en voyant la différence de ces enfans d'avec les autres, par la gaieté, la vivacité, la force & la santé dont ils jouissent; ils marchent de bonne heure, font les dents de même \*. On n'a pas le temps de désirer avec eux; on les mène au vent, on les

---

\* Je connois un enfant élevé de cette manière, qui a marché seul à dix mois; il a fait ses dents facilement & sans avoir éprouvé aucun accident. Je l'ai vu à un an assis sur un petit carreau, qui ne l'élevoit pas d'un pouce, se lever sur ses jambes sans s'appuyer sur ses mains, & courir après une balle qui lui étoit échappée. Cela supposoit une force prodigieuse dans ses reins pour son âge. Cet enfant est, à trois ans, avancé pour le physique & pour le moral, à un point dont les enfans élevés par la routine ordinaire ne donnent aucune idée.

fait sortir par un temps de gelée sans qu'ils s'enrhument.

Il est à souhaiter que les enfans aient le dévoiement lorsqu'ils ont mal aux dents ; cela leur évite des convulsions qu'ils auroient s'ils étoient resserrés : ils doivent évacuer tous les jours en tout temps ; si cela manquoit, il faut y prendre garde, leur faire boire de l'eau de miel , & leur fourrer dans le fondement un petit morceau de savon taillé en pointe : cela les fait aller\*.

Ce n'est pas l'âge qui doit guider pour le temps de les poser sur leurs pieds; mais leurs forces. Il faut pren-

---

\* Au reste, les enfans gouvernés comme je l'indique ici, ne sont pas sujets aux convulsions, parce que les causes de ces accidens cruels ne peuvent guères exister chez eux.



( 31 )

dre garde de les y poser trop tôt , de crainte de leur faire tourner les genoux , & avoir attention de ne les y pas laisser long-tems de suite dans les commencemens : on ne doit pas les faire avancer, mais les suivre lorsqu'ils veulent aller à quelque objet , en ne les soutenant qu'à proportion du besoin qu'ils en ont. Cette manière leur donne plus d'expérience pour porter leurs pieds comme il faut. On ne doit jamais les laisser sur leurs jambes malgré eux.

Si l'on veut leur donner un hochet pour la parure , qu'on évite qu'ils ne le mettent à la bouche ; les corps durs affermissent les gencives & augmentent par conséquent la difficulté de les percer pour les dents qui veulent sortir : une petite

croute de pain vaut mieux quand ils ont mal aux dents ; & il faut dans cette circonstance leur frotter les gencives avec du miel \*.

Il faut tâcher de leur donner à téter jusqu'à ce qu'ils aient leurs vingt dents, parce qu'à chaque fois qu'ils y ont mal, leur estomac est plus foible qu'à l'ordinaire, & ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. Le lait de la mère leur convient en tout temps, & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut. Si la mère prend l'air, fait un peu d'exercice, elle mangera bien, & sera moins fatiguée de donner à téter long-tems, que par les pertes aux-

---

\* Il me semble qu'on ne fait pas assez d'usage du miel dans les petites maladies des enfans. Je soupçonne même qu'il pouroit être un excellent onguent dans bien des cas & pour beaucoup de plaies.

quelles

quelles elle est sujette tous les mois ; & par une autre grossesse dont elle est ordinairement garantie en nourrissant \*.

On voit des enfans qui , jusqu'à dix-huit mois, n'ont vécu que du lait de la mère. Lorsqu'ils sont dégoûtés par le mal des dents, il faut bien se garder de les exciter à manger par quelque friandise : ce qu'ils prendroient alors leur donneroit des indigestions.

Les enfans nés les plus délicats , sont ceux qui ont le plus besoin d'être baignés dans l'eau froide. J'en ai vu qui sont nés à huit mois de grossesse & très-fluets, marcher à

---

\* Je n'ai point connu de Médecins qui n'aient conseillé aux femmes de nourrir ; & je vois que les Accoucheurs donnent rarement le même conseil. Pourquoi cette différence dans la façon de penser & d'agir des uns & des autres ?

dix mois de naissance : on les avoit élevés au grand air, peu vêtus & lavés avec de l'eau froide.

Les filles ont autant besoin de forces que les garçons. Il faut qu'elles en aient pour supporter les grossesses, le tems des couches, pour faire des enfans forts & pour les bien nourrir. Je suis d'avis qu'on les élève, pendant leurs deux ou trois premières années, comme les garçons, quant au physique ; mais qu'on leur mette un chapeau sur la tête & des gants aux mains, pour ménager leur peau lorsqu'elles vont au soleil.

Comme les mères auroient de la peine à renoncer aux corps, sur-tout pour les filles, parcequ'elles aiment que les enfans aient l'air habillé & qu'on puisse leur mettre des lisières, je vais indiquer une façon de faire



des corcets, qui, sans gêner les enfans, rempliront leur objet.

On les fait avec du bougran ; qu'on emploie double ; deux brins de baleines dans le dos, suffisent pour tenir les œillets : on taille ces corcets comme les corps ordinaires ; on met un brin de baleine dans le devant pour faire le busque, un qui fait le ceintre de la poitrine, un de chaque côté en angle, depuis l'épaulette jusqu'au centre de la poitrine, pour empêcher que ces deux côtés ne plissent. Ces corcets gardent assez longtems leur façon quand ils sont bien taillés ; on peut y attacher des lisieres. On habille par ce moyen ses enfans ; on ne gêne point la circulation du sang ; on n'empêche point la nature de donner la forme qui lui

(36)

convient le mieux, & on ne risque point de faire des bossus & des tortus. Quelle maudite invention que les corps, où l'on met de foibles machines à la torture! Voudra-t-on toujours gâter les formes qu'on a par celles qu'on veut avoir?

---

A R T I C L E III.

*Des inconvéniens qu'on évite en nourrissant ses enfans soi-même.*

**I**L est très-sur que la façon dont on gouverne les enfans dans leurs deux premières années, influe sur leur tempérament pour toute la vie. Tel enfant est délicat, menu ou estropié, qui auroit été très-robuste & bienfait s'il avoit été soigné avec intelligence. Lorsqu'un enfant a été *noué*, (ce qui n'arrive

jamais que par la négligence de ceux qui le gouvernement ) ou qu'il est très-foible , on a beau vouloir réparer le passé , on n'y parvient qu'à demi ; & celui qui paroît rétabli & en santé , n'est pas assez robuste pour supporter le moindre dérangement. Au plus petit accident qui lui arrive , cette première délicatesse se retrouve toujours \*.

Si l'on faisoit attention à la quantité prodigieuse de personnes des deux sexes qui sont d'une mauvaise santé , ou difformes , & qu'on sentit

---

\* On sent que je ne parle que des enfans nés de pères & mères sains. Ceux qui ont le malheur de naître de parens dont le sang est vicié , sont bien à plaindre. Combien en est-il , sur-tout dans les grandes villes , qui apportent en naissant des causes de mort ou de difformité ? Les hommes & les femmes , en se livrant à des plaisirs que la nature défavoue , ne sentent pas combien ils se rendent coupables envers la postérité.

vivement le malheur de celles qui sont dans cette position pour le reste de leurs jours ; on chercheroit les différentes causes qui ont pu produire ces mauvais effets, & l'on trouveroit que la plûpart de ces personnes infirmes ont été négligées dès leur naissance. Lorsqu'on abandonne un enfant au hasard, on devroit réfléchir qu'on l'expose à être malheureux toute sa vie, & que la difformité empêche souvent un garçon de se placer & une fille de se marier.

Lorsqu'on donne un enfant en nourrice, on espère qu'il viendra bien, parceque dans la quantité de ceux qui y sont mis, on en voit qui ont le bonheur d'en revenir : mais on ne tient pas registre dans les villes de tous ceux qui ont péri en



nourrice faute de bons soins. Je suppose qu'il revienne la moitié de ces enfans qui vont en nourrice ; ceux de cette moitié qui se portent le mieux , sont ceux qu'on voit le plus ; les malades & les estropiés sont renfermés , & ceux qui sont morts dans les campagnes nous échappent.

On dit qu'il en meurt beaucoup des dents. Oui , parceque la manière dont on les a conduits , les a mis hors d'état de soutenir ce travail de la nature. Beaucoup d'enfans ont été retirés des mains d'une nourrice négligente , & sont morts dans les mains d'une *Bonne* , par les suites du mauvais soin de la première. Les premiers mois mal employés , sont très-difficiles à réparer. Plus l'enfant est jeune , plus le traitement qu'il reçoit lui fait de bien ou de mal.

La mère se tranquillise sur le sort de son enfant, parcequ'elle ignore le danger qu'il court, en disant : *il n'est pas loin, je le verrai souvent.* On voit l'enfant, & c'est très-bien fait ; s'il est bien, grand bonheur ; s'il est médiocrement, on le laisse, parcequ'on doute si le mal vient de la nourrice ou de la délicatesse de l'enfant ; doute fâcheux : s'il est fort mal, on le change de nourrice. Eh ! qui répond que celle-ci vaudra mieux que l'autre qu'on avoit crue bonne ? Quand elle seroit meilleure, est-il sûr qu'il ne soit pas trop tard de le changer, & que six semaines ou deux mois que l'enfant a pâti, n'aient pas affoibli son tempérament au point de l'empêcher de profiter des bons soins d'une autre nourrice ?

Lorsqu'un enfant ne vient pas bien, les nourrices ont toujours de belles raisons à donner, pour prouver qu'il n'y a pas de leur faute. Au bout de quinze jours, s'il est maigre, c'est qu'il est *débouffi*; à six semaines, c'est qu'il a eu des tranchées; plus tard, ce sont les dents, ou il a été enrhumé. La mère plaint son enfant d'être si délicat, & espère sur l'avenir, souvent vainement.

On croit pouvoir juger des soins d'une nourrice en allant tous les jours chez elle; mais saura-t-on, pour une heure qu'on y passe, si l'enfant tete souvent, si la bouillie ne fait pas sa principale nourriture; si on ne le laisse pas crier, s'il est changé à chaque fois qu'il est sale; si on ne lui laisse pas perdre ses forces au lit, au lieu de le mettre au

( 42 )

grand air ; si le frère de lait ne tete pas ? ce qui arrive souvent sans qu'on s'en doute. Ce dernier inconvénient s'évite en mettant l'enfant de la nourrice entre les mains d'une autre ; mais il en résulte d'autres inconvéniens dont je parlerai.

Le temps où l'enfant est visité est toujours celui où la nourrice s'occupe le plus de lui. Pour qu'une mere fût sûre que la nourrice, même étant auprès d'elle, fait parfaitement bien son devoir, il faudroit qu'elle la gardât à vue jour & nuit ; autant vaudroit qu'elle nourrit elle-même ; elle éviteroit par-là le désagrément de voir son enfant s'attacher à une étrangère, & lui refuser la tendresse qu'elle auroit dû mériter. C'est en vain qu'on se flatte de regagner par la fuite



(43)

cette tendresse au même degré.

Si les personnes qui sont en état de mettre leurs enfans près d'elles sont souvent trompées, que fera-ce de celles qui, faute de pouvoir payer aussi cher, sont obligées de les envoyer au loin, & d'être privées du plaisir de les voir souvent.

Le hasard pourra faire que quelques-uns réussiront peut-être ; mais cette incertitude cause plus de peine à une bonne mere, qu'elle n'en auroit à nourrir son enfant.

Je ne parle pas de celles qui de gaieté de cœur donnent leurs enfans à des femmes qu'elles ne connoissent pas, & qui, s'en rapportant à des meneurs, passent des années entières sans voir les tristes victimes de leur indifférence & de leur insensibilité ; les mères de cette espèce

ne doivent pas lire ce que j'écris ; elles trouveroient tous mes soins ridicules & puériles. Heureusement quelques-uns de ces pauvres petits ont le bonheur de trouver des nourrices qui s'attachent à eux , & quelquefois l'étrangère éprouve les sentimens que les parens auroient dû avoir , & supplée à la négligence de ceux-ci ; mais pour quelques enfans qui réussissent ainsi , combien en est-il qui passent leur courte vie dans les souffrances ? La quantité prodigieuse d'enfans qu'on voit en pitoyable état dans les campagnes & chez les sevreuses effraie & fait frémir.

Parmi les enfans qui réussissent le mieux en nourrice , on en voit peu qui soient bien en tout points. Il y en a qui paroissent forts & gras ;

mais l'un tend le derrière ; l'autre dandine ; l'autre a les genoux en dedans , un autre à les reins foibles , un autre a une descente : celui-là louche sans que cela lui soit naturel ; celui-ci a une brûlure. C'est une chose rare que de voir un enfant en nourrice qui n'ait pas quelque difformité ou infirmité accidentelle , apparente ou cachée : d'autres ont le *carreau* , le gros ventre , des vers ; ils tétent presque tous le pouce ; ils sont très-long-temps sales de nuit ; plusieurs restent petits ; & un grand nombre sont éti-

Il y a une maladie à présent très-commune aux enfans : ce sont les humeurs froides ; j'en ignore la cause ; mais j'imagine que si on ne mettoit pas les enfans en nourrice,

cette maladie ne seroit pas si commune ; les dartres sont aussi très-répan dues. Il y a des enfans qui ne peuvent pas regarder le jour, & qui ont la vue foible pour avoir été trop renfermés.

Il y a des mères qui , en apprenant la nouvelle de la mort de leur enfant en nourrice , se consolent ; sans en chercher la cause , en disant : *Hélas ! c'est un Ange en Paradis !* Je doute que Dieu leur tienne compte de leur résignation en pareil cas. Dieu permet qu'il se forme des enfans dans leur sein pour qu'elles tâchent d'en faire des hommes ; d'ailleurs , parleroient-elles ainsi , si elles faisoient réflexion aux cruelles douleurs que ces pauvres enfans ont éprouvées avant de succomber ; qu'elles sont souvent cause de leur



mort par leur négligence; que cet enfant qu'elles ont abandonné dès sa naissance aux soins d'une mauvaise mere, puisqu'elle abandonne le sien pour prendre celui-là, que cet enfant, dis-je, les auroit chéries toute leur vie si elles avoient rempli leurs devoirs envers lui. Les enfans ne seroient point ingrats si on ne s'écartoit pas de la nature; leur ingratitude apparente ne vient souvent, & peut-être toujours, que de la conduite mal-entendue qu'on a avec eux.

Les meres qui prennent leur parti si facilement sur la mort d'un enfant, sont-elles si insensibles lorsqu'on leur en rapporte qui, par leur foiblesse & leur infirmité, sont destinés à traîner une vie languissante, à être à charge à tous ceux qui les

environnent , & à être incapables de tout? C'est alors que pour avoir voulu s'épargner deux ans de peines, à ce qu'elles prétendent , elles sont forcées d'en prendre de bien longues & d'infructueuses. Heureux encore les pauvres enfans , si leur difformité ne donne pas aux meres de l'éloignement pour eux , & si celles-ci supportent avec patience les humeurs auxquelles ces enfans en mauvais état sont sujets.

○ Quand les Nourrices de la campagne auroient la bonne volonté de faire leur devoir lorsqu'elles sont peu payées, il est impossible qu'elles passent auprès des Enfans tout le temps qui seroit nécessaire en suivant leur routine. Celles qui ne travaillent point aux champs, ont encore le soin de la maison qui est considérable ;

considérable. La lessive, le pain, la vache, la cuisine, le bois à aller ramasser, le soin des autres Enfants, tout cela roule sur elles. Lorsqu'elles sortent, au lieu d'emporter l'Enfant avec elles, ce qui lui feroit beaucoup de bien, elles lui laissent perdre ses forces au lit, ou elles le livrent à d'autres enfans. J'en ai vus qu'on faisoit promener par des enfans de six ans, qui, ne pouvant les soutenir, les traînoient par terre. Lorsqu'une Nourrice est occupée dans la maison & entourée d'Enfans qui crient, est-il possible qu'elle renonce à tout pour le Nourrison. D'ailleurs, doit-on se flatter qu'une femme qui sevre son propre Enfant par intérêt, & qui par-là l'expose à mourir, comme il arrive souvent, aura quelque pitié d'un Enfant étran-

D

ger? Je ne conçois pas comment une Nourrice peut supporter la vue de son Enfant mourant de langueur & de jalousie de voir un autre prendre la seule nourriture qui lui convienne.

Si la Nourrice a allaité son Enfant assez longtemps, son lait est vieux, & n'étant pas d'une qualité propre au nouveau Né, celui-ci le digère mal. C'est une erreur de croire que le vieux lait soit bon pour les nouveaux Nés. Il est d'ailleurs évident que la Nourrice est plus exposée à devenir grosse. On fait qu'elles ne le disent que le plus tard qu'elles peuvent.

Les chambres des pauvres gens de la campagne sont ordinairement par bas, humides, entre deux vents ou sans fenêtres, puantes par les or-



dures des autres enfans, entourées de mares remplies d'eau croupissante ou de fumier. Les Enfans y restent beaucoup lorsqu'ils ne marchent pas seuls, & ils y marchent tard. Desorte qu'au lieu d'être au bon air de la campagne, ils sont dans la puanteur. J'ai dit ailleurs le tort que cela leur fait. Lorsqu'on approche de ces Enfans, on sent un goût aigre qui prend au nez.

Les meilleures Nourrices, celles qui ont le plus de soin des Enfans, pechent par ignorance. Plus elles aiment les Enfans, & plus elles les rendent frileux, parcequ'elles ont peur qu'ils n'aient froid. Elles les affomment de hardes & de couvertures & les affoiblissent. Le peu de précautions que les Nourrices négligentes prennent pour garantir

(52)

leurs Enfans du froid, est justement ce qui les dédommage du mauvais soin qu'on a d'eux d'ailleurs. De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve qu'inconvéniens, lorsqu'on s'écarte de la nature, & qu'on fait passer à un Enfant, dans des mains étrangères, le temps qu'il est nécessaire qu'il passe auprès de sa Mère.

Un Enfant une fois parvenu à l'âge de deux ans, s'il est fort, pourroit absolument se passer des soins de sa Mère. Il parle, il marche, il a des dents; qu'il reçoive du pain de celui-ci ou de celui-là, il lui fera le même bien. Mais avant cet âge, il n'y a que la tendresse de la Mère qui puisse suffire à tous ses besoins. Plus il est jeune, & plus il faut qu'il soit près d'elle.

C'est une erreur de s'imaginer suppléer à ces devoirs à force d'argent, & qu'on se fera aimer des Enfants au même degré que si on les avoit nourris. En leur faisant oublier la Nourrice, on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude. La séparation de la Nourrice cause, à ceux qui sont sensibles, un chagrin cruel qui nuit à leur santé. Ils s'attachent ensuite à la première personne qui s'empare d'eux en quittant la Nourrice. Souvent c'est à la *Bonne*, & la politesse est ce qui reste pour la Mère, parcequ'on les dresse dans le bel art d'en avoir.

S'il se fait un second changement, l'Enfant n'y est plus sensible, parcequ'il a déjà appris à se détacher. C'est alors que le second atta-

chement, fut-il pour la Mère, ne vaut pas le premier. On parvient à lui donner un air affable avec tout le monde; mais il n'aime personne. On trouve que les Enfans se détachent en grandissant. Qu'y a-t-il d'étonnant? lorsque loin de conserver leur première sensibilité, on leur fait éprouver des choses qui l'altèrent. Ceux qui ne changent point de Mères, conservent leur attachement pour elles toute leur vie, à moins que par la suite elles n'aient avec eux une conduite mal entendue.

Lorsque les Enfans rebutent les caresses de leurs Mères en arrivant de nourrice, & que cela dure un peu de temps, si les Mères n'ont pas assez de patience, & si, faute de sentir assez le chagrin des En-



fans, elles prennent ces rebuts pour des fantaisies, & les traitent en conséquence, en voilà assez pour donner de l'éloignement & de l'aversion aux Enfans pour les Mères, parcequ'ils les éprouvent injustes. J'ai vu plusieurs fois des suites de pareilles causes. Lorsqu'on a paru injuste à un Enfant, il se révolte, il devient colérique. Ce qu'on fait pour le dompter ne fait que l'aigrir. Si la crainte l'empêche d'éclater, il devient rancunier, dissimulé : on s'en aperçoit, on le juge d'un mauvais caractère, fans se souvenir qu'on lui a paru injuste ; on le rend méchant tout en le réduisant en apparence ; & tout est perdu. Une malheureuse erreur en produit mille autres, gâte un caractère, & éloigne deux personnes qui de-

voient s'aimer. Ces choses-là arrivent justement à l'Enfant qui a le plus regreté sa Nourrice, par conséquent au plus sensible, & à la Mère qui avoit le plus d'empressement à recevoir les caresses de son Enfant.

Les Enfans nourris par leurs Mères, peuvent y gagner autant pour le caractère que pour la santé. Je ne prétends pas que le lait influe sur le caractère; ce fait n'est pas encore décidé, je pense. Mais la Mère peut tirer un grand avantage de la connoissance qu'elle a de son Enfant pour son éducation. En nourrissant, on fait à point nommé la cause des cris de l'Enfant. On est à portée de le satisfaire, si c'est un besoin qui le fait crier; & de le refuser, si c'est une fantaisie. Cette conduite, fou-

tenue avec constance, procure les plus grands avantages pour les suites de l'éducation. L'Enfant qui n'obtient rien par ses cris, n'est point impérieux. Lorsqu'on a satisfait ses véritables besoins, & qu'on ne lui a jamais paru injuste, il ne devient ni colérique, ni importun; & on n'est pas obligé d'en venir aux châtimens qui l'avilissent & le révoltent\*.

Si une Mère nourrissoit, elle ai-

---

\* Une Mère attentive & capable d'observer le développement des sensations d'un Enfant, peut, en nourrissant, faire des observations qui lui donneront des moyens sûrs de commencer les plus heureuses habitudes dans son Nourrisson. Les objets, les personnes, les discours, les actions, tout cela agit sur les organes des Enfans & les modifie. De combien de mauvaises impressions ne peut-on pas les garantir? Et combien de bonnes ne peut-on pas leur donner qui tourneront insensiblement les petites facultés de leur ame vers ce qui leur est utile & ce qui peut les rendre plus heureux?

meroit tous les Enfans également, parceque tous l'aimeroient. Les aînés ne feroient pas cause qu'on oublieroit les derniers, comme il arrive souvent. Lorsqu'on a un Enfant de chaque sexe, la répétition ne plaît pas toujours, & ceux qui sont présens font quelquefois oublier les absens qui sont en nourrice. Au contraire, la Mère qui nourrit préfère toujours, pour le moment, le plus petit en proportion de sa foiblesse & du besoin qu'il a d'elle. Cela est dans la nature. Ceux qui traitent cette conduite des femmes d'inconstance, n'ont pas réfléchi qu'elle est naturelle & nécessaire. Que deviendroient les pauvres petits, si les Mères n'avoient pas plus de complaisance pour eux que pour les plus grands, qui sont en état de



se passer des petits soins? A mesure que les derniers grandiront, ils seront mis naturellement, & sans y penser, au niveau des autres, & la Mère les traitera tous également. En suivant l'ordre de la nature, nul n'aura de préférence injuste; n'ayant aucun sujet de jalousie, les frères & sœurs s'en aimeront mieux; n'ayant point quitté la maison des auteurs de leurs jours, ils en seront plus frères & sœurs. Ils auront tous les mêmes causes de chérir le Père & la Mère, & d'en être aimés. La paix régnera dans les familles. Les Enfants plus robustes & mieux gouvernés, feront des Enfants plus forts & d'un meilleur caractère. L'estime publique, l'attachement des Enfants & une meilleure santé, seront la récompense de la Mère.

---

---

**ARTICLE IV.**

*Les Mères ne nourrissant pas,  
cause de dépopulation.*

**E**N suivant l'ordre de la nature, on ne privera pas les Enfans de la campagne du lait de leurs Mères, c'est-à-dire, de la seule nourriture qui leur convienne. L'usage de mettre les Enfans en nourrice, a gagné dans toutes les Villes de province; il s'est même introduit jusque dans les campagnes. Quel renversement de l'ordre ! Il meurt une grande quantité de ces Enfans, mis en nourrice, par les effets de la négligence ou de l'ignorance des personnes qui les gouvernent. Un grand nombre de frères ou sœurs de lait (sans par-

ler de ceux qui restent languissans ) meurent aussi. Les Nourrices font moins d'Enfans en nourrissant des étrangers après les leurs.

Lorsqu'elles font bien payées ; elles donnent quelquefois leurs Enfans à une autre Nourrice, & par ces tripotages voilà trois Enfans & trois Mères déplacés. Souvent l'important nourrisson tourne mal, l'Enfant de la Nourrice bien payée s'accommode peu d'un changement de lait ; & celui de la seconde Nourrice périt pour faire place aux deux autres victimes.

Bien des gens s'embarassent fort peu du tort qu'ils font aux Enfans des Nourrices ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est une cause considérable de dépopulation, & par conséquent un mal public. Les ha-

(162)

bitans de la campagne font précieux, & sans les peines qu'ils se donnent, les paresseux des villes n'auroient pas si bon temps.

Je ne peux pas comprendre pourquoi une quantité de femmes de Province, qui n'ont rien à faire, mettent leurs Enfans en Nourrice, & s'aveuglent sur les dangers qu'ils courent, ou ne s'en doutent pas. Cela prouve bien qu'un mauvais usage une fois établi, dure très long-temps sans qu'on s'avise de penser à faire autrement. Je parie que bien des femmes auroient nourri si elles y avoient pensé; mais cela ne leur est pas venu en idée, parce que ce n'est pas l'usage. Si c'étoit la mode de garder chacune ses Enfans, & qu'une Mère allât s'aviser d'abandonner le sien aux soins d'u-



ne autre, toutes les voisines lui jetteroient la pierre, & la regarderoient, avec raison, comme une Mère dénaturée. Cependant elle seroit encore moins blâmable qu'on ne l'est à présent, qu'on a l'expérience trop multipliée des accidens funestes qui arrivent aux Enfans, par la négligence des Nourrices. Il est humiliant, pour l'humanité, de voir qu'il n'y a que la misère qui force les pauvres à garder leurs Enfans. Jusqu'aux Fermières de campagne mettent leurs Enfans en nourrice, lorsqu'elles sont à leur aise, tandis qu'elles ont du monde pour les aider, & toutes sortes de facilités pour élever leurs nouveaux Nés. Il est du bel air de mettre ses Enfans en nourrice.

On trouve une quantité de raisons

( 64 )

pour se dispenser de nourrir. Le mari ne veut pas ; il faut qu'il dorme. Comment font les maris des Nourrices ? S'il est si délicat, qu'il couche dans une autre chambre. A-t-il droit d'arracher l'Enfant des bras de la Mère dès sa naissance ? C'est peut-être là le seul cas où une femme ait droit d'agir contre la volonté de son mari ; à moins qu'il ne soit un homme ridicule qui se refuse à la raison , il ne peut pas s'opposer au mauvais gré à sa femme de nourrir son Enfant ; & je soutiens que s'il y pense sérieusement , loin d'être fâché , il aimera beaucoup l'Enfant au bout de peu de temps , & supportera sans peine les prétendues incommodités de la nourriture , quelque répugnance qu'il ait eue auparavant.

Un père , de quelque état qu'il soit,

soit, est heureux d'avoir une femme qui sache braver les prétendus désagrémens attachés à son état de Mère, pour remplir ses premiers devoirs. Si les femmes avoient véritablement envie de nourrir, elles sauroient bien trouver des moyens de réussir. Elles ne pourroient pas faire un meilleur usage de la finesse qu'on prétend naturelle à leur sexe. On est bien fort quand la fin qu'on se propose est louable; & la femme la plus complaisante d'ailleurs, doit avoir de la fermeté dans cette occasion. On doit faire le bien en dépit des préjugés & des hommes injustes.

Je ne conseillerois pas à une femme qui sauroit son mari opposé à son dessein de nourrir, de disputer avec lui pendant toute sa grossesse.

E

( 66 )

Mais un moyen de réussir bien sûr, est de ne faire part de son projet à qui que ce soit au monde ; & lorsqu'elle est accouchée, de prendre le moment où son mari est absent, pour donner à téter à son Enfant, comme si elle venoit de s'en aviser dans le moment. Il n'y a point de mari assez barbare pour exposer sa femme à périr en lui ôtant son Enfant de force ; & si elle le connoissoit d'un caractère à se livrer à cet excès de férocité, il faudroit qu'elle prévint quelqu'un capable de lui en imposer assez pour le contenir. Je présente ce moyen seulement pour prouver que les raisons des Mères paresseuses ne valent rien, & qu'elles sauront vaincre les difficultés quand elles le voudront efficacement.



D'autres femmes disent qu'elles sont trop délicates. Eh bien, qu'elles nourrissent pour rétablir leur santé. C'est justement là le meilleur remède qu'elles puissent employer. L'Enfant sera leur médecin. Où a-t-on pris que nourrir cela altère la santé? Il n'y a rien là que de naturel, & faute de le faire, une femme délicate périt. Quand est-ce qu'on reviendra de tant de préjugés meurtriers? Si une femme est si délicate, comment soutiendra-t-elle tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour détourner son lait? Le lit, la diète, les sueurs & la privation d'air, la réduiront à la plus grande foiblesse. Malgré toutes les précautions qu'il faut prendre, s'il lui reste du lait, comme il arrive presque toujours, comment soutiendra-t-elle les ravages qu'il

( 68 )

pourra faire dans son corps? Il faut que les femmes aient la vie bien tenace pour résister plusieurs fois à ces dérangemens étranges de la nature. Le peu d'attention que l'on fait aux accidens du lait, est aussi étonnant que l'indifférence que l'on a pour les pauvres petits Enfans. O mes semblables! si la foiblesse de vos Enfans, si le besoin absolu qu'ils ont de vos soins & de l'aliment que la nature leur a préparé dans votre sein ne vous touchent pas, que votre propre intérêt du moins vous fasse prendre un parti auquel le seul instinct vous auroit portées, si vous n'étiez pas arrêtées par des préjugés qui balancent & qui étouffent votre sensibilité naturelle.

Les accidens du lait sont fréquens & terribles. On voit des fem-

mes impotentes, d'autres défigurées; celles-là devenues folles, celles-ci remplies de dépôts qui les couvrent de plaies dégoutantes & douloureuses. Je crois que si l'on cherchoit les causes de la quantité prodigieuse de personnes pulmoniques que l'on voit, sur-tout dans les grandes Villes, on trouveroit que la principale vient de ce que les unes ont été mal nourries, & les autres ont mal détourné leur lait.

Les femmes délicates ou non en font quittes à meilleur marché en nourrissant. Elles sont exemptes, pendant la plus grande partie de ce temps là, de cette évacuation qui les fatigue tous les mois, ou d'une autre grossesse qui les fatigueroit davantage. Les femmes qui font des enfans tous les ans, ne font-elles

( 70 )

pas bien avancées de prendre des nourrices, pour avoir du repos & de devenir grosses lorsque leur corps n'est pas encore refait? En nourrissant long-tems, on fait moins d'enfans & il en reste davantage.

Loin de contribuer à la population, lorsqu'on accouche tous les ans, on y nuit; parceque beaucoup de ces enfans-là ne s'élèvent pas. Il y a quelques exceptions, mais elles sont rares. Selon la marche de la nature, les femmes n'auroient des enfans que tous les deux ans au plus; dans l'espace de temps qu'elles sont fécondes, elles auroient encore le temps de faire dix ou douze enfans biens constitués; la population n'y perdrait pas; au contraire.

Ce n'est pas pour donner de la peine aux mères que je leur con-



seille de nourrir; c'est pour leur en épargner de toutes espèces : c'est parceque je les plains des maux auxquels elles sont exposées & sujettes, tant pour elles que pour leurs enfans, que je leur offre des moyens surs de les éviter; c'est pour leur faire jouir d'une bonne santé; c'est pour qu'elles rentrent sous les loix bienfaisantes de la nature, & qu'elles deviennent mères dans toute l'étendue du mot.

En nourrissant, on dort bien, quoiqu'on donne à téter la nuit. Il y a, comme on dit, des grâces d'état. On s'accoutume aisément à ce genre de vie; on a bon appétit: on est dédommée des peines que l'on prend, par le plaisir de voir un enfant fort, attaché, & pressant dans ses petits bras sa tendre mère; on

est exempte des inquiétudes indicibles qu'ont les bonnes mères lorsque leurs enfans sont en nourrice.

Les petits enfans ne donnent pas beaucoup de peine lorsqu'ils sont bien gouvernés : ils ne sont point criailleurs. Il n'y a rien de si intéressant, que de voir tous leurs petits développemens.

Beaucoup de femmes ne peuvent pas nourrir, dit-on, parceque leurs occupations, leurs talens, leur commerce, leur métier les en empêchent. On trouve souvent des choses impossibles à faire, qui deviendroient très-aisées si on vouloit véritablement les entreprendre. Il n'y a point de femme, si occupée qu'elle soit, qui ne puisse sacrifier à un enfant un quart d'heure de temps en temps dans le courant de la jour-

née : elle peut employer deux heures de suite à ses occupations, soit dans le commerce, soit dans un art ou un métier. Ce quart d'heure de temps en temps suffit pour nourrir, si on ne peut pas absolument en consacrer davantage. La méthode suivant laquelle une femme veut que son enfant soit gouverné étant une fois donnée, elle peut y avoir l'œil tout en s'occupant. Il ne s'agit donc que d'avoir une personne chez soi qui soit principalement destinée à soigner l'enfant ; cette personne ne coutera pas plus que la nourrice, à laquelle on n'a jamais fini de donner. On a beaucoup de peine à contenter les mères factices & empruntées. Quand bien même cette domestique couteroit un peu plus, elle peut être utile à la maison pendant

que l'enfant dort ou qu'il s'amuse seul & pendant les soirées. Lorsqu'on est logé auprès d'un endroit bien aéré, on peut y placer l'enfant, de manière qu'il s'amuse seul tandis que l'on travaille auprès de lui. Pendant qu'un enfant prend l'air, & il faut qu'il le prenne toujours, & qu'il ne rentre que pour téter, la mère a le temps de vaquer à ses affaires. On peut, en nourrissant, aller dîner en ville, faire des visites & jouir des agrémens de la société; on peut se faire porter son enfant par-tout pour lui donner à téter, & le faire disparaître lorsqu'il gêne. On vient à bout de choses plus difficiles que tout cela; il n'y a que façon de s'arranger. Je suis bien sûre que la mère préférera souvent la compagnie de son enfant aux prétendus plaisirs



bruyans des grandes cohues : c'est en nourrissant qu'on s'aperçoit qu'on est mère\*.

Je vois souvent des enfans sortant de nourrice, bien plus embarrassans que ceux qu'on nourrit soi-même. Les femmes qui n'ont pas le moyen de prendre une personne à gage pour les seconder, pourroient, avec ce qu'elles donneroient à une nourrice, avoir une femme au mois pour promener l'enfant & aider dans le ménage. Je me doute bien qu'on aura l'esprit de trouver, sans mon secours, tous ces moyens, si on veut nourrir ; je n'en parle que pour faire

---

\* Si toutes les femmes se mettoient à nourrir, quelle heureuse révolution ne verroit-on pas dans les mœurs ! Les agréables déserteroient de leurs maisons ; il n'y resteroit que les hommes capables d'estimer les personnes qui aiment à remplir leurs devoirs.

voir qu'on les a, & qu'ils sont aisés à mettre en pratique : toutes les mères, ou presque toutes, peuvent nourrir. Je ne vois guères que deux espèces de femmes qui soient absolument dans l'impossibilité de nourrir : ce sont celles qui ont des états qui les assujettissent; les malades, celles qui servent, & les coëffeuses : mais ces dernières en sont malheureusement dispensées, parcequ'elles amènent rarement des enfans à bien.

Il y a des femmes qui ne veulent pas nourrir, parcequ'elles ont d'autres enfans pour qui elles n'ont pas pris ce soin indispensable : elles craignent, disent-elles, de préférer les derniers aux premiers. Cette délicatesse est louable ; mais elle ne doit pas arrêter. Il seroit fâcheux qu'on s'abstînt de bien faire, parcequ'on

ne l'a pas toujours fait. En supposant que l'enfant nourri par la mère soit préféré aux autres, étant le plus jeune & le plus foible, c'est celui qui a le plus besoin de la tendresse maternelle; au lieu de cette préférence, il eût peut-être été le moins aimé, s'il eût été absent, puisqu'on avoit déjà donné son amitié aux autres avant que celui-ci existât. Il n'y a que la mère qui suffise aux derniers nés, au lieu que le père peut dédommager les autres de ce qu'ils perdroient, si la mère paroïssoit les oublier. Mais il n'est pas à présumer qu'une mère assez tendre pour nourrir son enfant lorsqu'elle en a enfin senti les avantages, & qu'elle s'est élevée au-dessus des préjugés qui l'entourent; il n'est pas à présumer, dis-je, qu'une pareille mère négli-

gera ses autres enfans parcequ'elle aura eu le malheur de croire ne pas pouvoir les nourrir dans le temps de leur naissance : elle les plaindra, au contraire ; elle s'attendrira sur eux toutes les fois qu'elle pensera qu'ils n'ont pas reçu ses premiers soins, qu'ils ont perdu deux ans de ses caresses, & qu'elle n'a pas joui de leur premier sourire : ses yeux se mouilleront en les regardant ; elle se sentira un desir bien vif de les dédommager des pertes qu'ils ont faites.

Il seroit aisé de faire voir aux personnes qui craignent la dépense en nourrissant , qu'un enfant coûte moins à la maison qu'en nourrice. Les enfans qui trouvent abondamment du lait dans le sein de leurs mères, ne mangent point. Il ne faut ni lait de vache , ni farine, ni feu,



puisqu'il ne faut rien leur mettre sur le corps qui soit chauffé. L'*emmaillotage*, la bouillie & le chauffage, prennent ordinairement bien du temps que voici épargné\*. Les enfans qu'on nourrit soi-même, sont nets de très bonne heure, & pourrissent par conséquent moins de linge.

On s'imagine épargner du temps & de l'argent en mettant un enfant en nourrice : la mère en fait un autre tout de suite ; il faut faire la dépense d'une seconde couche, d'une autre layette, & avoir deux enfans en nourrice à la fois, ou retirer le pre-

---

\* Je le répète, la bouillie est un aliment bien dangereux pour les enfans, si elle n'est pas assez cuite & fort claire. J'en ai vu un qui dépérissait à vue d'œil, parcequ'on lui donnoit de la bouillie épaisse & point assez cuire ; & qui a repris ses forces en peu de temps, parcequ'on a mieux fait cet aliment, dont on ne doit faire usage que le plus rarement qu'on peut.

mier si jeune, qu'il donne plus d'embaras que s'il venoit de naître. Na-t-on pas bien gagné? On a deux enfans foibles au lieu d'un fort; & souvent après avoir dépensé beaucoup d'argent & pris bien des peines, ils meurent par les suites des mauvais traitemens qu'ils ont reçus dès leur naissance.

Quand il y auroit autant de difficulté à nourrir qu'on se l'imagine, ( ce qui n'est pas ) la chose ne vaudroit pas bien la peine de se gêner un peu? J'ai connu des femmes qui avoient des occupations, plusieurs petits enfans à la fois, peu de secours, les préjugés de tous leurs alentours & leur délicatesse de tempérament à braver, & qui ont nourri avec le plus grand succès pour leurs enfans & pour leur santé propre.

Toutes

Toutes les personnes de leur connoissance, ayant dit, avant l'entreprise, & suivant la louable coutume, *quelle folie!* ont été forcées d'applaudir ensuite. Ainsi, quand je propose de braver les inconvéniens apparens, je ne demande rien que de très aisé, & que je n'aie vu exécuter plusieurs fois avec succès.

Il résulte de ces réflexions, qu'en s'y prenant bien, il est aisé de réussir à nourrir, & cela sans beaucoup de peine; que les enfans bien gouvernés, sont forts de bonne heure, & donnent beaucoup moins d'embaras qu'on ne croit; que les premières années forment le tempérament des enfans pour toute leur vie; qu'on évite une multitude de dangers en ne les mettant point en nourrice; que leur santé & leur ca-

F

raçtère font fortement intéressés au parti qu'on prend sur eux au moment de leur naissance ; que les mères , en nourrissant , évitent les ravages du lait, s'affurent une bonne santé & la tendresse de leurs enfans ; que la méthode des nourrices est mauvaise ; qu'il n'y a point de considérations assez fortes pour empêcher les mères de nourrir , & qu'elles le pourront toutes quand elles le voudront bien. Il est prouvé qu'il en coûte moins d'argent & qu'on perd moins de temps en nourrissant soi-même ; que la population en sera meilleure & plus abondante ; & qu'enfin tous les avantages sont du côté de la nourriture naturelle , & tous les inconvéniens de l'autre. Puisse ce fruit de mon expérience & de mes observations , faire sensa-



tion sur l'esprit de mes semblables,  
& produire l'heureux effet que j'en  
ambitionne ! Puissé-je voir toutes  
les femmes devenir véritablement  
mères, mériter, en remplissant  
leurs devoirs, que les hommes les  
respectent, & rappeler par-là les  
bonnes mœurs autour d'elles ! \*

---

\* Quand on a nourri un enfant suivant la méthode que j'indique dans cet écrit, il faut continuer à le gouverner suivant les mêmes principes après qu'il est sevré. Si on a soin de le laver souvent à l'eau froide, de lui faire prendre de l'exercice, le grand air; de ne lui donner que des alimens sains & bien cuits; de ne dire & de ne faire que des choses sensées devant lui, on sera étonné du progrès de ses forces physiques & de la bonne tournure que prendra son moral. On doit bien se garder de lui causer des peurs, de quelques espèces qu'elles soient : il n'est pas croyable combien la peur trouble les fonctions animales des enfans.

**F I N**

---



---

# TABLE

## DES ARTICLES.

---



---

### ARTICLE PREMIER.

*Des pratiques à observer quelques heures  
après l'accouchement, & pendant qu'on  
nourrit.* page 1

### ARTICLE II.

*De la manière de gouverner les petits  
enfants.* II

### ARTICLE III.

*Des inconvéniens qu'on évite en nourris-  
sant ses enfants soi-même.* 36

### ARTICLE IV.

*Les Mères ne nourrissant pas, cause de  
dépopulation.* 60